4ème Année—No 19. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 6 Janvier 1906

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...

L. MUSER — H. J. DIETSCHE

MUSER & DIETSCHE

Coiffeurs pour dames et Parruquiers artistiques

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse -:- -:- -:-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie. Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210

THEATRE FRANÇAIS

Semaine du 8 janvier

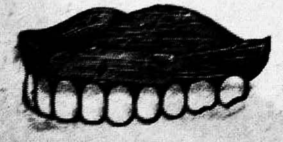
Première représentation à Montréal de

"La Russie noire"

Grande mise en scène !
Magnifiques décors nouveaux.
Nombreuse figuration

PRIX POPULAIRES.

Prix : — Soirées, 10c, 20, 30, 35 et 50 cents; matinées, 10, 15, 25, et 50 cents.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. In-12. 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré ... 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2 ... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, les lectrices du "Journal de Françoise" feront bien d'embellir leurs maisons de fleurs et de verdures variées. Rien n'est plus gai à l'œil et mieux fait pour réjouir l'esprit. Et si vous voulez envoyer des cadeaux à vos amies, car rien n'est si agréable à recevoir que des fleurs, adressez-vous à nous.

Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils

FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte-des-Neiges.



SPECIALISTE

BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX **GRATIS**

1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En venté dans tous les dépots et magasins de nouveautés.

Direction et administration :

1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.

...MONTREAL...

Tel. Bell. Est. 2636.

Patrons sur mesures depuis 15c.

Quiconque Tousse

ou laisse tousser autour de lui est coupable, s'il n'a soin d'enrayer le mal par l'usage des

CAPSULES CRESOBENE

Ce nouveau remède antiseptique dont l'action infaillible est attestée par tous.

Le rhume négligé, ce danger permanent qui menace les voies respiratoires, n'est-il pas le point de départ de toutes les LARYNGITES, de toutes les BRONCHITES?..... et combien de Tuberculeux se repentent d'avoir négligé un rhume!

POUR PREVENIR OU GUERIR CES ACCIDENTS, PRENEZ DES

CAPSULES CRESOBENE

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur éception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

"Marguerite Cigar Store"

Une sélection complète d'articles de fumeurs. Cigares importés et domestiques, en boites de dix et vingt-cinq cigares. Aussi le plus grand assortiment des Chocolats Fry et Lowney en boites de fantaisies. Une visite est respectueusement sollicitée.

M. BRYERE

742 RUE ST-DENIS — MONTREAL

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine. Montreal

Regrets superflus . . . .

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!...

Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

4ème Année—No 19. LE NUMERO, 10 SOUS. Samedi, 6 Janvier 1906

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN $2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

Le Bilan

[Vers inédits au Journal de Françoise.]

Comme un bon commerçant, à la fin de l'année,
Etudie avec soin son doit et son avoir,
J'examine mon âme à l'égard du devoir,
Avec la crainte encor d'une perte obstinée...

La douleur, comme un fonds riche, nous fut donnée :
Nous n'avons pas paru nous en apercevoir ;
L'exemple de souffrir: nous n'avons su le voir ;
Nous sommes aussi pauvre, et bien moins résignée...

Mon âme, nous n'avons donc profité de rien !
Hélas! de tout cet or béni, suprême bien,
Nous n'avons retenu pas même une parcelle !

Nous resterons toujours un mauvais commerçant,
Toujours près de faillir, dont la vertu chancelle,
Si vous ne nous aidez, Seigneur, Dieu Tout-Puissant !

ALBERT LOZEAU

Le 31 décembre 1905

La Maison Hantée

[Vers inédits au Journal de Françoise.]

C'était une maison d'apparence chétive,
Et les gens du pays disaient en se signant
Qu'on y voyait, au soir, paraître un revenant,
Et qu'on y entendait comme une voix plaintive.

Et la maison restait dans son isolement...
Les enfants qui faisaient l'école buissonnière
Et s'en revenaient tard, tout couverts de poussière,
Se la montraient du doigt, — les plus grands seulement !

On n'osait approcher de ces vieux pignons gris :
Or, un riche seigneur qui venait d'Angleterre
L'acheta. Vers minuit, on fit l'inventaire :
....
On y trouva des rats et des chauves-souris !

M. R. LORETI

Choses tristes

Connaissez-vous cette poésie d'Anatole Lionnet qui s'intitule "Le Noël des Malheureux" ?

Je vais vous en citer la dernière strophe :

Il gèle dur; le froid pique l s mains,
Et, grelottant sous la n ige et la bise!
Des mendiants s'en vont, par les chemins,
Chercher Jésus dans notre ieille église,
Dieu qui d'en haut, voit tous les braves gens,
Benit ces coeurs ayant la foi profonde.
Noël ! Noël ! Ce sont les indigents
Qui,cette nuit,sont les vrais rois du monde.

C'est joli, c'est touchant, c'est pathétique. Mais ce n'est plus vrai.

De nos jours, tout est à l'apothéose des riches, et les mendiants qui, "par les chemins s'en vont chercher Jésus" feront bien de ne pas s'arrêter dans les églises de notre ville, car, n'ayant pas d'argent, ils ne pourront l'adorer de bien près.

Je n'exagère pas en disant que tous les chrétiens,les vrais, ceux qui ne font pas consister leur piété dans les démonstrations extérieures seulement, ont été vivement heureux d'apprendre que Sa Sainteté Pie X s'était fortement élevée contre l'habitude pratiquée dans les églises catholiques des Etats-Unis — et du Canada aussi, pas toutes heureusement — de faire payer à la porte même du temple, le droit d'entrée. Qui eut dit cela à nos grand'mères, il y a quelques vingts ans ! Bénissons Dieu, ce triste impôt va cesser d'être exigé.

Mais que dirait le pape s'il apprenait que la plus grande spéculation et la plus désolante peut-être, est encore celle qui se pratique ici à la messe de minuit.

Et il est curieux d'observer comment, d'année en année, le prix des places augmentant sans cesse, il viendra le temps sans doute où il ne sera donné la joie d'aller adorer Jésus dans une crèche,—le Jésus des pauvres, des déshérités, des miséreux, qui a voulu que la Noël fut la fête particulière des enfants et des humbles,—qu'à de richissimes milliardaires.

Comment dédaigner, les biens de ce monde, quand, dépourvu, de cet argent qu'on veut bien mépriser en de beaux textes, on ne peut pas même espérer un siège convenable dans la maison de Dieu ?

A ceux qui paient le plus les meilleures chaises. Place à Sa Majesté l'Argent. Elle a son trône élevé à côté de la Majesté trois fois sainte et vous ne pourrez adorer celle-ci sans payer un tribut à celle-là!

Quel étrange paradoxe quand on songe que c'est pour ce même Dieu qui n'eut jamais une pierre pour reposer sa tête, qui est né sur le plus pauvre grabat, dans le plus misérable des abris, pour nous donner l'exemple de l'humilité et de détament des richesses, qu'il faut acheter à prix d'argent, le privilège d'aller le contempler sur la paille de sa crèche.

Devant des contrastes si étranges, on éprouve le besoin de se révolter tout haut.

Au Gésu,des bancs se sont payés jusqu'à trois dollars. A quelqu'un remarquant que le prix était élevé, on lui fit réponse qu'il le fallait bien car, sans cela, il y aurait trop de monde !

L'excuse est assez plaisante! Trop de monde à l'église ! est-ce donc catastrophe si redoutable qu'il faille prendre des mesures draconiennes pour l'empêcher ?

D'aucuns donnent encore pour raison qu'il faut bien payer le luminaire. Mais les églises de Montréal ne sont pas les seules à s'illuminer durant cette cette solennelle nuit, et les autres fidèles n'en sont pas plus taxés que je sache. Pourquoi faut-il d'ailleurs, que les pauvres souffrent du luxe de nos temples ?

La somme de dix sous par chaise est suffisante à tous les besoins et pas trop onéreuse — peut être bien encore — à la plupart des bourses. A Notre-Dame, qui est après tout, la première et la plus importante église de l'île, c'est ce denier que l'on demande aux contribuables.

A la cathédrale, il y a quelques années on demandait aussi ce prix modique pour chaque siège en quelque endroit qu'on le choisît.

Je me rappelle en avoir fait alors mon compliment à un des messieurs de la cathédrale qui me répondit :

—Ici, nous ne faisons pas de spéculations.

(J'ai cité textuellement. On ne saurait donc m'en vouloir d'avoir employé ce mot; il me venait d'en haut lieu.)

Le geste était superbe, Hélas! il ne fut pas durable. Le prix est à la hausse aujourd'hui. Les spéculations se sont fait pardonner.

N'avais-je pas raison de dire qu'il n'y a plus de Noël pour les pauvres?

FRANÇOISE.

La veille du Jour de l'An

[Ce qu'on entend dans la rue.]

C'est bien dur, mais c'est pour un ministre, et, si on veut avoir des faveurs...

Elle aura rien ; elle m'a rien donné l'année dernière.

As-tu pensé à acheter un traîneau pour le petit?

N'ôtons pas l'étiquette pour qu'on voit que ça coûte cher.

Sapristi! on dépense autant pour les enfants, que pour les grandes personnes.

Je vais lui donner une bonbonnière. Si elle est pas contente, elle s'contentera!

On a pas besoin de donner des cadeaux à ce monde-là. Ça nous rapporte rien.

Ça paraît pas pour l'argent qu'on a mis.

Je serais bien bête de lui donner ça ; j'vas les garder pour moi.

Etc., etc.

CIGARETTE.

AUX AMIS DE LA VERITE

Le 27 mars 1785 naissait, au château de Versailles, un enfant du sexe masculin — le troisième enfant du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, — les deux ainés étant: 1° Madame Royale, 2° le Dauphin. Quelques instants après sa naissance, et tandis qu'on donnait les premiers soins au royal nouveau-né, voici que, sans cause appréciable, le baldaquin du lit de la reine se détacha soudain, et tomba, entraînant la couronne qui le surmontait, laquelle se brisa sur le parquet. Cet accident survenu dès l'aurore d'une vie, peut être interprêté par les fatalistes comme le présage de la destinée du nouveau venu en ce monde, car celui-là devait être Louis XVII. Une couronne brisée, un long et incessant martyre, une fin violente, tel est le résumé de cette existence sur laquelle plane un angoissant mystère d'iniquité. Victime des complications politiques, l'enfant royal a disparu "officiellement" de la scène au milieu du conflit des passions, dans le chaos des turpitudes mêlés de grandeurs épiques d'une époque tourmentée. Puis, l'abîme a rendu sa proie mais dépouillée, nue, désarmée, impuissante à revendiquer ses droits, et jusqu'à son nom. Un autre tourbillon l'a reprise, engloutie à nouveau, rejetée une fois encore mais meurtrie, défigurée, volontairement rendue méconnaissable par le mensonge des contemporains, et définitivement brisée ; comme ces tristes épaves que l'océan rejette à la côte après les avoir longtemps ballottées et qui racontent les horreurs du naufrage accompli entre l'eau et le ciel!

Plusieurs historiens se sont donné la tâche d'éclairer l'opinion sur la question Louis XVII. L'un d'eux, M. de Beauchesne, a volontairement faussé l'histoire en nous présentant un malheureux enfant soumis aux indignes traitements du cordonnier Simon, nommé par la Convention gardien et instituteur de l'enfant royal. Il nous a tracé un navrant tableau des souffrances et de l'agonie du jeune Louis XVII qui, selon lui, serait mort au Temple, le 8 juin 1795, version officielle, accréditée par la Restauration. Louis XVIII et Charles X, ayant tout intérêt à faire croire à la mort de leur neveu, car celui-ci vivant, ils n'étaient plus que des usurpateurs. Mieux que personne Louis XVIII — qui paya Beauchesne, — savait à quoi s'en tenir sur l'évasion du Dauphin. Dès 1794, il négociait avec Pichegru, créature de Barras et son comparse dans la comédie jouée au Temple. De plus, Charette, le chef vendéen qui réclamait la mise en liberté de Louis XVII et y travailla de tout son pouvoir, l'avait formellement informé des projets d'évasion, d'abord, puis de la réussite de l'entreprise par des délégués qui avaient porté la grande nouvelle au comte de Provence, à Vérone.

Malheureusement, ces délégués commirent l'imprudence de lui révéler qu'un acte de décès avait été rédigé — acte qui visait le décès de l'enfant substitué au petit roi. Le comte de Provence, ambitieux et malhonnête, entrevit tout de suite le parti à tirer de cette intrigue, et pour neutraliser l'action de Barras, il ourdit tout un complot: accaparer la sœur de Louis XVII, la marier à l'héritier du trône et l'empêcher pour cause de prétendue raison d'Etat, de jamais reconnaître son frère.

....Pourtant, au moment même de l'évasion (et bien avant que fût annoncée officiellement la mort du jeune prisonnier du Temple), une croyance robuste s'implantait parmi le peuple. Pour la masse, Louis XVII avait été sauvé. On colportait une foule de racontars et tout le monde avait les yeux fixés sur le Temple. Tant et si bien que les commissaires de service, déconcertés, ahuris, ne comprenant rien aux singuliers agissements des gardiens qui les empêchaient de constater l'identité du prisonnier, demandèrent si décidément, ils gardaient "des pierres ou autre chose". (Archives nationales, t. 7, p. 392 ; rapport de Laurent, du 10 vendémaire an 14.)

Ce fut bien autre chose, quand on annonça la mort de la petite victime. Malgré la prétendue reconnaissance d'identité du cadavre, on se répète qu'aucune constatation sérieuse n'a eu lieu, qu'il n'y a pas eu d'expérience contradictoire, que la sœur du jeune mort n'a point été admise à le voir. On commente les contradictions de la déclaration faite par Seveste à l'Assemblée, l'heure et le jour étant variables. On se conte la mort subite du chirurgien Desault, celle du médecin Choppart, son ami, qui lui avait succédé pour donner des soins à l'enfant prisonnier, et la troisième mort, celle du médecin Doublet vient ajouter aux commentaires malveillants. On discute les termes du procès-verbal d'autopsie, signé par Pelletan et ses confrères: "On nous a présenté le corps d'un enfant QU'ON NOUS A DIT être celui du petit Capet." On se demande pourquoi tant de mystères au moment de l'inhumation d'un enfant dont la mort ou la vie importaient si étrangement tant à la France qu'à l'Europe. Et puis, on apprend que des enfants ont été arrêtés sur les grandes routes de France PAR ORDRE DE LA CONVENTION, sous prétexte de ressemblance avec le prisonnier. Et l'on demeure

persuadé dans nombre de milieux que si Louis XVII était vraiment mort, tout cela n'aurait aucune raison d'être ; toute la France a donc parlé de l'évasion, cela ne fait pas l'ombre d'un doute." (Lettre de Victorien Sardou à Otto Friedrichs.)

...Cette évasion n'avait pas été l'affaire d'un jour et avait eu plusieurs intermédiaires. Le défaut d'unité dans l'action avait plusieurs fois mis tout en péril. Des royalistes et des amis de la famille de Bourbon comme Mme Atkins, le général de Frotté, Joséphine de Beauharnais et Hoche ; des ambitieux comme Barras, Pichegru, Harmand de la Meuse et autres se défiant les uns des autres, tous désireux de se soustraire aux suspicions et surtout aux dénonciations toujours à craindre ; entre eux des subalternes comme la femme Simon, Laurent (créature de Joséphine), Gomin, Lasne, — tout un monde de comparses plus ou moins intéressés, tels sont les acteurs de la comédie du Temple. Et lorsqu'après l'évasion accomplie par les soins de Barras, poussé par Joséphine, Mme Atkins réussit à se faire remettre celui qu'elle croit être le jeune roi, elle s'aperçoit qu'on l'a trompée, et que son or a été prodigué pour sauver un enfant inconnu. Mais qu'importe! Elle apprend que d'autres ont sauvé Louis XVII et elle s'estime heureuse, malgré sa quasi-ruine, puisque l'enfant royal est sauf.

De ce salut, personne ne peut plus douter après l'aveu que Barras en fit, en 1803 dans un dîner donné par lui, à Bruxelles, au marquie de Broglio-Solari, ministre de la République de Venise. L'ex-directeur de la République française en voulait à mort à Bonaparte sur lequel la conversation roulait naturellement, les yeux de l'Europe étant fixés sur les nouveaux destins de la France. Un peu échauffé par la chère généreuse, il s'écria : "JE VIVRAI POUR VOIR PENDRE CE SCELERAT DE CORSE, A CAUSE DE SON INGRATITUDE ENVERS MOI QU'IL A EXILE POUR L'AVOIR FAIT CE QU'IL EST ; MAIS IL NE REUSSIRA PAS DANS SES PROJETS AMBITIEUX, CAR LE FILS DE LOUIS XVI EXISTE." Or, en 1803, par ordre, le préfet Pontécoulant, ne pouvait laisser communiquer Barras qu'avec des étrangers. (Acte reçu le 6 juillet 1840, par-devant M. John Sise-Venn, notaire, à Londres, justifié par témoins pour l'identité de la personne déposante (la marquise de Broglio-Solari, elle-même) et légalisé par MM. Durand-Saint-André, consul général de France, et Gauthier, chancelier).

Comment en douter après les paroles de Josephine, dont on sait le rôle au moment de l'évasion? de Joséphine, royaliste fervente qui toute sa vie protégea celui qu'elle avait sauvé?... On connaît ses relations avec Barras, et il est avéré que Pichegru et Hoche étaient ses amis intimes. Elle avait l'âme chevaleresque et romanesque. Même assise sur le trône impérial, à côté de Napoléon, même lorsqu'elle songeait à elle-même et aux siens, même lorsqu'elle attendait et appelait de ses vœux l'héritier qui ne devait jamais venir, elle n'oubliait pas son protégé! Le jeune Louis ayant été repris au moment de la campagne de Bonaparte en Italie (où il vivait sous la protection du pape Pie VI), elle lui fit rendre secrètement la liberté par Fouché en 1803. Et lorsqu'à la suite de l'enlèvement du duc d'Enghien, il est de nouveau emprisonné et enfermé au donjon de Vincennes, c'est encore elle qui le fait évader, en 1809, lorsque Napoléon songe à divorcer et cherche en Europe une princesse pour en faire la seconde Impératrice des Français. Maintes fois, elle s'est entretenue de Louis XVII avec Mme de St-Hilaire, son amie intime. Lorsqu'après la chute de Napoléon, elle sait le comte de Provence candidat au trône vacant, elle tente de lui opposer l'héritier légitime en faisant appel à la magnanimité du Czar Alexandre, dont elle voudrait faire un protecteur pour **"un malheureux jeune homme". Le 20 avril 1814, le baron de Vitrolles,** fait perquisitionner chez elle, à la Malmaison, sous le prétexte stupide qu'elle a soustrait des tableaux pour une valeur de "vingt-deux millions!!" Naturellement, les tableaux ne se trouvent pas, mais l'agent du baron de Vitrolles enlève tous les papiers de l'Impératrice, y compris sa correspondance avec Napoléon.

Au cours d'une des visites d'Alexandre à la Malmaison, Alexandre se félicitant de la part que lui et son armée avaient prise à la Restauration, Joséphine lui dit: "Quant à la Restauration, vous y êtes, sire ; mais quant à la légitimité, vous n'y êtes pas ; TOUS LES MORTS NE SONT PAS DANS LES TOMBEAUX." Et lorsqu'Alexandre lui avait demandé qui l'on mettrait sur le trône de France: "Naturellement, répondit-elle, le fils de Louis XVI!"

Quelques jours plus tard, Joséphine tombait subitement malade. Sir James Wylie, premier chirurgien de l'empereur Alexandre, vint la visiter de la part de son impérial client. Il revint de la Malmaison PLEINEMENT CONVAINCU DE SON EMPOISONNEMENT ET DE SA FIN PROCHAINE. Elle mourut, en effet, quelques heures plus tard, le 29 mai 1814, la veille même du jour où la Convention du 23 avril allait être ratifiée. Or, cette convention mettait le comte de Provence sur le trône de France, sous le nom de Louis XVIII, en lui reconnaissant, non le titre de Roi (les Alliés savaient tous que Louis XVII était vivant) mais celui de Régent.

Nota—Louis XVIII ne fut jamais sacré, un "Voyant" (Martin de Gallardon) lui ayant déclaré que s'il passait outre, les plus grands malheurs étaient à redouter. Et lorsqu'on éleva le monument expiatoire à la mémoire des victimes de la Révolution, le nom de Louis XVII n'y fut point inscrit. Pour des services qui furent alors célébrés pour la famille royale défunte, le pape fit défendre au clergé de France de nommer Louis XVII au memento des Morts.

. . . .

La survivance ne fait plus aujourd'hui le moindre doute. Ce fait établi et reconnu, passons à l'identité, question qui, au premier abord, peut sembler plus complexe ; mais qui, au fond, est encore plus claire que la précédente.

. . . .

De nombreux Louis XVII se sont présentés pour revendiquer le nom de Bourbon, et les droits au trône. On a reconstitué l'état-civil de tous — excepté d'un seul: Naundorff. Tous étaient ou fils, ou neveu, ou parent ou allié de quelques-uns des personnages ayant eu des rapports avec le Temple, au temps où l'enfant royal y était prisonnier. Il est évident que leur mémoire avait dû enrégistrer des bribes de renseignements dont ils tentèrent plus tard de tirer parti pour les besoins de la cause. Néanmoins, dès l'apparition du premier, la Restauration sentit le besoin de parer aux réclamations que ne pouvait manquer d'élever le véritable Louis XVII. Elle se donna le facile plaisir d'inventer de faux Dauphins afin de pouvoir facilement les confondre et de ruiner ainsi par avance les assertions du fils de Louis XVI. Parmi ces aventuriers, trois seulement méritent qu'on retienne leur nom: ce sont Richemont (que crut un instant reconnaître la veuve Simon), Hervagault et Mathurin Bruneau. A tous trois, on fit un procès ; convaincus d'imposture, ils furent traités selon leur mérite (du moins, en apparence, car Mathurin Bruneau se retrouve, plus tard, à Cayenne, vivant d'un emploi dans l'administration coloniale, alors qu'un prisonnier quelconque était interné sous son nom au Mont St-Michel où il mourut, ce qui permet aux gardiens successifs de la célèbre prison de se faire des revenus en montrant le crâne du prétendu imposteur, aux visiteurs.

J'entends qu'ici même, au Canada, un autre prétendant connu sous le nom d'Eléazar Williams aurait revendiqué, lui aussi, la qualité de fils de Louis XVI, aidé par sa ressemblance avec la famille de Bourbon ; que ce personnage a longtemps vécu à Caughnawaga, parmi les Iroquois, et qu'à son passage au Canada, le prince de Joinville (fils de Louis-Philippe) aurait longtemps conversé avec lui ; qu'une correspondance se serait engagée entre eux et que Joinville aurait demandé à Williams, une renonciation à ses droits au trône de France, renonciation que Williams aurait fièrement refusée. Cette histoire prouve, quelle que soit l'opinion au sujet de ce personnage, qu'en tout état de cause, la famille de Louis-Philippe savait, à n'en pas douter, que Louis XVII n'était pas mort au Temple, puisqu'un fils de France demandait à celui qu'il supposait pouvoir être son cousin, de légitimer par une renonciation l'usurpation de Louis-Philippe.

On avait jugé et condamné Richemont, Hervagault et Mathurin Bruneau ; on ne jugea pas Naundorff. Non. On se contenta de lui refuser tout débat public ; sa sœur, la duchesse d'Angoulême refusa opiniâtrement de le voir. Elle qui avait consenti à voir les autres! elle qui avait dit à Lyon, au maire de St-Rambert qui lui touchait un mot de Louis XVII: "Je n'ai pas eu de nouvelles depuis sa sortie du Temple." Elle qui, dans un moment d'attendrissement, avait joint ses supplications auprès de Louis XVIII "à celles du duc de Berry" ; et qui répondait à M. de St-Didier chargé par le duc de Normandie, d'offrir la cession de ses droits au duc de Bordeaux: "Mais, Monsieur, il est marié. Et ses enfants?" — On vola tous les papiers du malheureux Prétendant et... on le conduisit hors de France. C'était assez prouver la crainte qu'on avait de lui. De plus, des attentats contre sa vie furent perpétrés, tant en France qu'à l'étranger. Aucun des autres Prétendants n'avait eu les honneurs d'un aussi "royal" traitement. On tenta de le déshonorer par des accusations criminelles, dont heureusement il put sortir indemne. Et finalement, ne pouvant vaincre sa constance, ni le prendre en contradiction avec lui-même, on le supprima en l'empoisonnant.

Pendant soixante ans, l'infortuné duc de Normandie, demeuré Louis XVII pour les fidèles de la légitimité, a subi toutes les vicissitudes, expérimenté toutes les injustices, connu toutes les privations. Rien n'a manqué à son auréole de martyr, pas même la pureté d'une vie sans tache. Enfant, il a été dépossédé de ses droits et de son nom par le mensonge des diplomaties européennes. Trois grandes puissances : l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse ont été les complices de l'injustice, maintenant séculaire commise contre Louis XVII.

Pitt et Castlereagh pour l'Angleterre, Thugbut pour l'Autriche et le prince de Hardenberg pour la Prusse, ont, de concert, immolé les droits légitimes de l'orphelin du Temple à la coupable ambition de Louis XVIII, duquel ils attendaient de grands avantages pour leurs pays respectifs, puisqu'ils le tenaient en leur puissance par la connaissance de l'existence de son neveu, existence qui faisait de lui un simple usurpateur.

...Mais l'identité, me direz-vous?... Nous y voici:

De cette identité, les preuves sont multiples et convaincantes.

Louis XVII (en la personne de Naundorff) a été reconnu après des expériences réitérées par Mme de Rambaud, jadis première femme de chambre du Dauphin, depuis sa naissance jusqu'à sa réclusion au Temple, le 13 août 1792. Or, ayant bercé l'enfant royal, cette dame connaissait toutes les particularités le concernant, y compris les signes que portait son corps. Ces signes qu'on peut assimiler à une "marque de fabrique", peuvent se trouver séparément chez des individus différents, mais s'ils se rencontrent tous chez un même individu, il faut bien que cet individu soit celui qu'il dit être. Le Dauphin portait sur le corps des signes naturels et inimitables: 1° le col court et ridé d'une façon toute spéciale. 2° une sorte d'excroissance, en forme de fraise sous le té-

ton droit. 3° sur la cuisse gauche, le signe du St-Esprit, dessiné très visiblement par un réseau veineux. Naundorff portait ces trois signes. Et lorsqu'il s'en prévalut auprès de sa sœur, la duchesse d'Angoulême, celle-ci garda le silence, au lieu de lui écrire: "Vous mentez. Mon frère n'avait pas ce signe, et vous êtes un imposteur." Jeanroy (un des aides de Pelletan) avait constaté que l'enfant autopsié au Temple ne portait pas ce signe, et il savait que ce n'était pas le Dauphin. Mais ne sachant ce qu'était devenu Louis XVII, il se demanda, sans doute, si la Convention ne l'avait pas fait périr et en cas que l'enfant eut été sauvé, il garda un prudent silence.

4° Le Dauphin avait été vacciné (inoculé, selon l'expression du temps) au château de St-Cloud, à 2 ans et 4 mois, en présence de la Reine, par le docteur Jouberton, les docteurs Brunier et Loustonneau. On donna à l'inoculation la forme d'un triangle, la pointe en haut. Or, aucun des faux dauphins, tous issus d'assez bas étage, ne portait les stigmates de l'inoculation. La famille royale avait voulu donner l'exemple en soumettant les enfants de France à l'opération qui préservait des terribles effets de la petite vérole ; l'inoculation était alors une méthode toute nouvelle. Naundorff portait ces mêmes signes en triangle, la pointe en haut, — ce qui le différencie du triangle maçonnique.

5° Le Dauphin portait une cicatrice à la lèvre supérieure, provenant de la morsure d'un lapin favori, perdu dans les jardins de Trianon, puis retrouvé et apporté à l'enfant qui dans sa joie le pressa fortement sur sa poitrine. Le lapin le mordit et le Dauphin le jeta par terre en disant: "Allez, Monsieur, vous êtes un aristocrate." Cette cicatrice existait à la lèvre supérieure de Naundorff. Or, deux personnes l'avaient signalée comme signe d'identité: 1° la femme Souillard qui en fut le témoin et 2° la femme Simon, qui l'avait constatée au Temple, et en déposa lors de son interrogatoire en 1817.

6° Le signalement de Naundorff était absolument identique à celui du Dauphin. Tête forte, front large, cheveux d'un blond cendré bouclant naturellement: il avait la même bouche que la Reine avec une petite fossette au menton.

7° Naundorff avait la double ressemblance des traits, du geste, de la démarche, de la voix, avec les deux maisons de Bourbon et d'Autriche-Lorraine.

8° Enfin, le Dauphin avait deux dents qui saillaient fortement en dehors des autres. Naundorff présentait la même particularité. Les deux dents du milieu, à la mâchoire inférieure, sortaient de l'alignement "comme des dents de lapin" selon l'expression de ceux qui avaient désigné cette particularité.

Donc, Naundorff était bien Louis XVII.

. . . .

En dehors — ou plutôt en plus — de tant de preuves physiques, il existe des preuves morales. Celles-là résultent des souvenirs évoqués par Naundorff lui-même, souvenirs reconnus exacts, par ceux qui avaient assisté aux événements ou aux incidents dont il parlait ; souvenirs de menus faits que seuls Madame Royale et son frère pouvaient se rappeler en ces tristes journées de tourmente dont elle a dû garder l'inoubliable mémoire: la fuite, les précautions, les conventions prises, le voyage et les étapes, l'arrestation à Varennes, le retour à Paris. Jamais Madame d'Angoulême ne donna un démenti aux lettres de son frère ; elle ne lui répondit pas, c'est tout. Et lorsqu'elle fut mise au pied du mur, elle s'écria comme une femme affolée: "Non! non! si je le "voyais, je me laisserais peut-être attendrir......" Il est évident qu'un inconnu n'aurait pu l'ATTENDRIR, n'est-ce pas? Elle savait donc, à n'en pouvoir douter que Celui-là était son frère!

Et puis, Mme de Rambaud ne fut pas la seule qui reconnut formellement Louis XVII en Naundorff. M. et Mme Marco de St-Hilaire le reconnurent de même. Or, ils eurent tous le loisir de l'examiner et de l'interroger maintes et maintes fois, sur tous les sujets, même les plus obscurs, puisque tant chez eux que chez Mme de Rambaud, il habita pendant trois ans entiers. Le vicomte de la Rochefoucauld que Madame chargea (après l'attentat de la place du Carrousel) d'aller s'informer du "personnage", écrit que "la tête et le cœur en tournaient", tant la ressemblance était saisissante. Le marquis de la Feuillade, écrivit le 2 août 1836: "Je puis affirmer que M. Naundorff ressemble prodigieusement à la Reine, et qu'il a aussi des traits et de la tournure de Louis XVI." Brémond, ancien secrétaire du Roi, avait formellement reconnu le fils de son auguste maître. M. de Joly, dernier ministre de la Justice, ne faisait point de doute sur l'identité de Naundorff avec Louis XVII. "Il a, —écrit-il,—le verbe, les gestes et la démarche de Louis XVI, et ce sont des choses qui ne s'imitent pas." Il en était d'autant plus convaincu que Naundorff lui avait rapporté des particularités connues de lui seul, au sujet de ce qui s'était passé dans le réduit du logographe, au moment où l'Assemblée délibérait sur la déchéance de Louis XVI. Un garde du corps de Louis XVI, le baron Duvivier de Tombebœuf, ayant vu Naundorff à Spandan, disait : "A en juger par les traits du visage, Naundorff serait un Bourbon." Le chevalier de Cosson, médecin-dentiste de Madame Royale écrit : "Sa ressemblance frappante avec ses augustes parents, tels que je les avais connus, me fit une profonde impression: mêmes traits, même aspect, même air, mêmes manières." Le baron de Vidal, vieil émigré, demeuré en Hollande fut "chargé par "le gouvernement hollandais d'ob- "server Naundorff d'une cachette, "pendant qu'il serait à table, sans "que celui-ci s'en doutât. La consé- "quence en fut que le baron fut tel- "lement frappé par sa ressemblance "qu'il en fut ému jusqu'aux lar- "mes."

Cette ressemblance, elle se continue encore après trois générations dans la famille de Louis XVII, malgré le temps et les alliances bourgeoises. Elle est imprimée "comme le sceau de la Race" sur la figure et la personne de son arrière-petit-fils Jean III (dont le fils, le petit prince Henry, âgé de six ans est le vivant portrait du Louis XVII de Mme Vigée-Lebrun). Elle se lit dans les traits de Jean III qui rappelle le Louis XVI jeune du musée de Postdam, aussi bien que dans ceux de son frère puiné, le prince Charles qui, lui, a le teint clair, les yeux bleus, et le menton de Marie-Antoinette. Elle se retrouve surtout, cette ressemblance, (cette fois criante, miraculeuse) sur le visage de la dernière fille de Louis XVII, la princesse Marie-Thérèse, qui rappelle Louis XVI d'une manière impressionnante. D'ailleurs, la Hollande n'a pas attendu pour se prononcer, que quatre générations de Bourbon méconnus passassent sous le ciel, car lorsque Naundorff mourut, en 1845, le gouvernement lui accorda les honneurs royaux, et sur sa tombe, on grava, par l'ordre du roi, l'épitaphe suivante :

Ici repose

LOUIS XVII

Charles-Louis, duc de Normandie.
Roi de France et de Navarre.
Né à Versailles, le 27 mars 1785,
Décédé à Delft, le 10 août 1845.

C'est que le roi Guillaume savait à quoi s'en tenir sur la véritable origine du pauvre horloger de Spandau. Il savait que l'enfant sauvé du Temple avait vécu d'abord sous la protection du Pape Pie VI, puis sous celle de la Prusse qui l'avait honoré du droit de bourgeoisie, en le dispensant des pièces légales à produire. Il savait que la Reine de Prusse avait fait les frais de l'éducation de ce même enfant dont l'Europe diplomatique connaissait l'existence — que, sans Bonaparte, elle eut probablement exploitée — et qui lui servit pour amoindrir la France quand les Alliés laissèrent l'usurpateur Louis XVIII s'asseoir sur le trône, dans les humiliantes conditions que l'on sait. Et n'ayant point trempé dans l'iniquité commise, Guillaume ne vit point de raison pour la consacrer au-delà de la vie du prince dépossédé!

Sa fille, la reine Wilhelmine, a glorifié à sa manière la tombe du royal orphelin. Celle qui seule à travers les nations lâchement muettes, eut le courage de tendre sa frêle main au Vieillard Vaincu qui s'appelait Paul Krüger, ne voulut pas que le prince qui avait passé dans la vie comme un fugitif, fut encore fugitif après sa mort. Lorsque le vieux cimetière de Delft fut converti en promenade publique, la tombe de Louis XVII y fut conservée, restaurée, entourée d'une grille et devint un monument public dont l'inauguration solennelle a été faite le 18 juin 1904.

Après tant de preuves manifestes, qui donc osera encore dire que Louis XVII est mort au Temple, et que Naundorff n'était pas Louis XVII?

Personne.

Non, pas même le gouvernement français, puisqu'il a reconnu aux petits-fils de Louis XVII le droit de s'appeler Bourbon, — bien qu'ils soient les petits-fils de Charles-Guillaume Naundorff. En effet, lors du mariage du prince Jean, le maire de Lunel qui devait célébrer le mariage, demanda quelle conduite il devait tenir et sous quel nom il devait marier marier le fiancé. Il lui fut répondu textuellement: "MARIEZ-LE SOUS LE NOM DE BOURBON. C'EST LE SIEN."

Marie DUCLOS DE MERU.

Montréal, 21 décembre 1905.

Le chapeau peut être considéré comme un critérium de l'élégance. Mille-Fleurs, 1554, rue Sainte-Catherine offre en vente des chapeaux de bonne apparence qui place de suite les personnes qui les portent dans la classe des élégantes et des raffinées.

Mademoiselle Saint-Jean nous est revenue de Paris, où elle a passé les derniers six mois, et s'est remise à ses cours de diction avec toute la vaillance et l'énergie qui la caractérisent.

La jeune professeur a suivi dans la Ville-Lumière des cours de diction dont ses nombreux élèves ne manqueront pas de bénéficier ; ses maitres dans l'art de bien dire ont été choisis parmi les meilleurs de la capitale. Qu'il nous suffise de nommer Mlle DuMesnil de la Comédie Française, et Coquelin, le célèbre Coquelin, connu et aimé des Canadiens. Le grand artiste a été si content de son élève, qu'au départ de celle-ci pour le Canada, il lui envoya le billet suivant qui en dit plus long que tous les articles:

"J'ai eu le plaisir d'entendre Mlle Idola St-Jean, et je suis heureux de pouvoir attester en toute sincérité que l'entendre a été pour moi un véritable plaisir. Je suis heureux de le dire à mon ami Fréchette, qui avait bien voulu me l'envoyer. La diction est excellente, la prononciation irréprochable. Elle dit juste et bien, et je lui souhaite tous les bonheurs qu'elle mérite.

De bon cœur,

C. COQUELIN.

L'Alliance Nationale de Paris, a présenté à Mlle Saint-Jean, une superbe médaille en bronze.

Félicitations à la jeune artiste.

Le théâtre Français a fait une heureuse acquisition dans la personne de M. Perny qui a réapparu sur la scène montréalaise dans Ruy Blas. Une autre artiste remarquable accompagnait M. Perny. Nous voulons parler de Mme D'Héricourt, qui est bien la meilleure artiste-femme que nous ayons encore vue. Les succès du Théâtre Français lui sont dorénavent assurés.

Le "Journal de Françoise" de Noël et du Jour qe l'An a publié plus de matières littéraires inédites que tous les grands journaux quotidiens mis ensemble, de notre ville.

FRONTENAC INTIME (x)

1652-1658

D'apres les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.


M. Ernest Myrand

IL abandonnait, "lâchait" une fois de plus, M. le duc de Beaufort, Madame de Montbazon, les conseillers exilés, bref, tous les braves gens qui avaient soutenu sa cause et servi ses intérêts. Du moment qu'il était bien en Cour il ne se souvenait plus de qui avait été banni pour lui. Quant aux morts il les tenait en parfait oubli ; s'en fût-il rappelé, qu'il eût été capable de les traiter d'imbéciles.

Aussi Frontenac était inexcusable de croire que l'Altesse Royale allait s'intéresser aux petites ambitions de sa femme et à sa rentrée en grâce. Le jour même de l'entrevue qu'il accorda à Frontenac il écrivit à sa fille pour "l'assurer qu'il ne la contraindrait pas sur le choix d'une nouvelle dame d'honneur". Frontenac en éprouva un dépit extrême, car il comptait bien que l'impérieux Gaston "lui ferait reprendre par force madame de Frontenac."

Sans transition apparente la Grande Mademoiselle passa, vis-à-vis de ses anciennes maréchales de camp, hier encore ses dames d'honneur, de l'amitié la plus folle à l'aversion la plus aiguë. "Le déchaînement qu'elles avaient contre moi, écrit-elle, m'oblige à dire, pour me défendre, les justes sujets que j'avais de m'en plaindre."

Ici commence une série interminable de récriminations inutiles, parfaitement oiseuses à raconter, et qui me semblent d'une injustice et d'une futilité flagrantes. Bédard dans sa conférence sur "La Comtesse de Frontenac", dit excellemment à ce propos:

"Il est assez difficile de comprendre la justesse des récriminations et des rancunes de Mademoiselle au moyen des affirmations mal définies de ses "Mémoires". Ce qu'on voit de plus apparent c'est qu'elle lui reproche des regrets trop vifs de son exil loin de la Cour, des correspondances et des rapports avec Gaston d'Orléans dans lesquels elle présume que madame de Frontenac la desservait auprès de son père. Tout cela n'est pas bien clair ni bien prouvé. Elle ne semble tenir nul compte de sa fidélité et de son attachement à sa personne pendant plusieurs années, et enfin, ce qui ressort le plus évidemment, c'est qu'elle la punit de son inviolable attachement à la belle et jeune comtesse de Fiesque. Tout cela irait à prouver que Mademoiselle était jalouse et même très exigeante. Beaucoup de frivolité d'un côté, beaucoup d'exigence et de hauteur de l'autre, voilà aussi ce qui explique en partie la disgrâce de Madame de Frontenac et non pas de sérieuses raisons.

"Non contente de cette satisfaction donnée à son humeur, dans les quelques mentions que Mademoiselle fait de la comtesse dans ses "Mémoires" après la rupture, elle en parle avec mépris, sans toucher cependant à sa réputation qui est toujours restée intacte, mais à cause de ses relations sociales, bien qu'il paraisse, par ces mêmes mentions, que les deux comtesses fréquentassent le meilleur monde. "Mais elles n'allaient pas à la Cour", et c'était une raison suffisante pour l'altière princesse de les déprécier."

"Mais elles n'allaient point à la Cour", et pourquoi? Parce qu'elles en étaient précisément empêchées par l'orgueilleuse et vindicative duchesse, laquelle va maintenant s'étudier à leur en fermer tous les accès.'

Quoique Gaston d'Orléans et la duchesse de Montpensier se fussent également accommodés avec Anne d'Autriche et Mazarin, leur crédit à la Cour était bien différent (1). La Grande Mademoiselle l'emportait, et de beaucoup, sur son père, en estime, en influence, en considération auprès de la reine et du cardinal. Aussi neutralisait-elle, — quand il ne lui arrivait pas, le plus souvent, de la ruiner complètement — l'action politique exercée par son père. Exemple : l'humiliante posture des comtesses de Fiesque et de Frontenac ouvertement soutenues et patronnées par l'Altesse Royale et, néanmoins, contraintes de fuir devant la princesse qui leur faisait interdire Saint-Cloud, Saint-Germain, Fontainebleau, Versailles, bref les chassait de la Cour comme elle les avait expulsées de Saint-Fargeau.

Pour les perdre dans l'esprit des maîtres, Montpensier n'eût pas besoin de recourir aux basses manœuvres de la médisance et de la calomnie. Depuis la Fronde — 1652 — la reine et le cardinal gardaient aux deux "camarades" une rancune plus âpre et plus ancienne que la colère, toute récente celle-là, de la Grande Mademoiselle, et tenaient les comtesses dans le plus parfait mépris.

Un jour mademoiselle de Vandy

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 5 décembre 1905.

(1) Voici quelle était l'opinion d'Anne d'Autriche sur Gaston d'Orléans :

"On le fait changer d'avis d'un moment à l'autre: j'en ai l'expérience. Quelles promesses ne m'a-t-il pas faites? A quoi ne m'a-t-il pas manqué? J'aurais grand'peine, à l'avenir, de m'y fier." Et la Grande Mademoiselle ajoute: "Je sentais mieux qu'elle tout ce qu'elle disait, pour l'avoir assez éprouvé."

étant allé faire sa cour à la reine, Sa Majesté lui parla des comtesses de Fiesque et de Frontenac:

"Vandy lui conta la manière dont elles en avaient usé avec moi ; la Reine les blâma fort, elle m'en parla aussi peu obligeamment pour elles. Elle me dit: "La comtesse de Fiesque a toujours été une folle et une évaporée ; je m'étonne que vous l'ayez prise auprès de vous (2). Et pour Madame de Frontenac, si on osait, on serait bien aise de tout ce qu'elle vous a fait. Qui a jamais entendu parler de choisir une telle créature pour votre dame d'honneur, elle qui n'avait ni naissance, ni mérite? Je n'étais pas assez bien avec vous alors pour vous donner mon avis là-dessus: en un autre temps je ne l'aurais pas souffert."

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

(2) "Le cardinal de Mazarin me parla de la comtesse de Fiesque avec le même mépris qu'avait fait la Reine et me dit: "qu'il ne connaissait point" madame de Frontenac."

Le Mage et l'Etoile

SIMPLE APOLOGUE


M Fred. Gélinas

Cette histoire est si vieille, si vieille, qu'elle se perd dans la nuit des siècles disparus. Ce fut au pays de Chimère, à l'âge des Cavernes, dans un cadre aujourd'hui complètement aboli. Les Troglodytes se la racontaient entre eux.

En ces temps-là donc, il y eut dans la voûte sidérale des perturbations inquiétantes et qui se répercutèrent sur la pauvre planète.

Un Mage, oublieux de toutes les saines traditions, osa se montrer aux yeux des mortels étonnés trois semaines avant la Nuit de Noël...

Une étoile, celle-là qui toujours auparavant le précédait dans sa marche, cette année-là suivit le Mage...

Elle alléguait cette fallacieuse excuse que la longue accoutumance où elle était d'être son guide l'obligeait à le suivre.

Lui, pensif et triste infiniment, affirmait pour expliquer son étrange empressement qu'ayant dû quitter les Zoulous, il se hâtait de ne pas se dépayser.

Ces raisons ayant paru bien futiles, on résolut de le leur démontrer, et de la façon originale, comme il sied à des intellectuels récemment émancipés. On mit ensemble quelques gourdins, de gentilles boules de neige, des œufs très frais, et on leur offrit le tout en gage d'estime et d'admiration. Comme ces objets — avec les jeunes intellectuels—étaient les principaux produits du pays de Chimère, ils furent jugés charmants, en bloc.

A cette époque reculée, comme aujourd'hui du reste, il y avait d'assez nombreux spécimens de la race humaine qui vivaient en mettant du noir sur du blanc. Ces journalistes du Quaternaire étaient de leur nature très curieux et avides de connaître les impressions d'autrui. Ils s'en furent donc interroger l'Etoile et voulurent d'elle apprendre jusqu'à quel point l'Univers entier était préoccupé de leurs personnes, de leur érudition, de leur façon d'écrire et de parler.

Elle, parce qu'elle avait la voix d'or, leur répondit. Ils furent enchantés et l'on a malheureusement perdu toute trace des pages harmonieuses écrites à cette occasion par les folliculaires du temps des Cavernes. Par bonheur, ceux d'aujourd'hui écrivent tout aussi bien !

Quant au Mage, interrogé à son tour, il refusa obstinément de répondre. Son silence énigmatique semblait signifier vaguement qu'ayant eu son tour déjà, il était désabusé des charmes de la parole écrite ou parlée.

Il ne voulut pas même dire son premier nom.

Etait-ce Melchior, ou Gaspard ou Balthasar?

Etait-il blanc, noir ou safran ?

Portait-il l'or, la myrrhe ou l'encens?

Au pays de Chimère, on ne l'a jamais su.

Mûri par une dure expérience, ce grand-prêtre de Zoroastre, proche parent de beaucoup d'autres grands-prêtres, s'est borné par la suite à enseigner les maximes du Zend-Avesta et à cultiver son jardin.

C'était plus qu'un Mage, c'était un sage.

FRED. GELINAS.

On nous annonce qu'il y aura une assemblée générale des Dames Patronesses de la Société de la Saint-Jean-Baptiste, le samedi, 20 janvier, au Monument National. Le programme promet d'être intéressant. Le Conseil National des Femmes assistera. M. Pérodeau et M. Walton de l'Université McGill adresseront la parole. Le public est invité. Nous donnerons, dans le prochain numéro, de plus amples détails.

Une de nos abonnées est allée à notre Bureau de Poste de la rue St-Jacques la veille du jour de l'An déposer ses cartes de la nouvelle année. Elle en avait un joli nombre, et au moment de poser les timbres sur chacune, elle chercha en vain l'éponge mouillée qui devait les humecter. Pas d'éponge au grand Bureau de poste de la grande ville de Montréal! La jeune fille, proposée à la vente des timbres conseilla de les passer sur la langue. Madame X. essaya bravement la recette, mais au seizième timbre, le cœur lui manqua. Pas étonnant. Serait-il possible que les autorités postales ne fussent pas capables de doter le bureau de Poste d'un morceau d'éponge ? "Elle serait enlevée", alléguera-t-on. Pas du tout. On pourrait la fixer de la même façon qu'on attache les plumes, les encriers, etc. Et si on redoute les microbes, on changera les éponges plus souvent. Ça ne coûte que dix sous ! Ce n'est pas la peine de priver la ville de cette sensible amélioration.

LE COIN DE FANCHETTE

Bonne et heureuse année à tous les abonnés du "Journal de Françoise", et à tous les correspondants du Coin de Fanchette. Non seulement à eux, mais encore à ceux qu'ils aiment ainsi qu'à ces autres qui aiment ceux qui les aiment.

EDOUARD C. — Je ne connais pas l'adresse d'un professeur qui fait profession de n'enseigner que la géographie. Mais je crois que tous ceux qui enseignent pourront vous inculquer cette science sans en faire de spécialité. Parmi ces personnes à "l'enseignement facile", ainsi que vous dites, permettez-moi de vous recommander Mlle Lanctôt, professeur, 784 rue Saint-Denis. Vous me saurez gré de vous avoir donné cette adresse. 2° Le numéro de Noël et du Jour de l'An ne vous a pas ménagé ces "grains de sagesse" dont vous me parlez dans votre lettre et que vous prisez tant. C'est notre intention de les continuer, monsieur Edouard, trop de monde en ont encore besoin.

"REMEMBER THE MAINE. — Non, certes, je ne vous ai point oubliée, et, ce souvenir continue de m'être très doux. — "Ce joueur de flûte dont parle l'historien que vous citez est Néron. Vous savez que cet empereur avait la prétention d'être un artiste en tous genres et cultivait également les lettres et la musique; il en faisait aux lueurs de Rome embrasée. C'est par dérision qu'il est appelé, joueur de flûte. — Au revoir, petite canado-américaine dont le portrait me sourit si aimablement du haut de votre lettre ; nous ne pouvons causer aussi longuement que jadis, mais l'amitié reste toujours la même.

FIDELE ABONNE.— Vers le commencement du XIXe siècle, un certain nombre de poètes anglais se targuant de consacrer plus particulièrement leur talent au genre descriptif, se réunirent en école et prirent le nom de lakistes, les fondateurs de cette école habitant les rives des lacs du nord de l'Angleterre. Voilà pourquoi vous avez lu que Wordsworth "était un lakiste".

MIREILLE. — Il y a deux Houssaye; le père, Arsène Houssaye, littérateur, et son fils Henri, littérateur aussi et membre de l'Académie française.

JEUNE MONTREALAISE.—Mme Récamier que la foule acclamait sous le titre de "belle des belles", était si l'on en croit de récents auteurs plus jolie, en réalité que très belle. Mais elle était née charmeuse et séduisait tous ceux qui s'en approchaient. Elle était si gracieuse que lorsqu'elle dansait, les assistants montaient sur les chaises pour l'admirer. Mme de Staël, dans son roman, Corinne, a décrit une danse spéciale que Mme Récamier avait inventée et mise à la mode et qu'on appelait "la danse du châle".

S. L. — Vous n'ignorez pas que chez les peuples primitifs comme chez les peuplades sauvages, la femme avait tout le labeur productif, tandis que l'homme se réservait les œuvres de destruction: la guerre et la chasse. 2° Oui, il y a, en France, des femmes qui passent les baccalauréats, et qui sont reçues bachelières. Il y a même des licenciées : ès-lettres et ès-sciences.

MARIE BELVAL. — Je ne sais si l'abus des parfums présente un réel danger, mais il paraît certain que l'odorat peut arriver à être complètement détruit par l'habitude de l'usage des parfums trop vifs.

CALLISTA. — L'éducation ménagère théorique et pratique n'a pas pour but de reléguer la femme à la cuisine et ne la détourne nullement de la plus haute culture intellectuelle. Elle n'est que le complément de toutes les choses qu'elle doit savoir dans la direction de son gouvernement. Il ne faut pas oublier qu'un logis mal tenu contribue au relâchement des liens de la famille, au vagabondage des enfants et à l'alcoolisme de trop de ses membres.

LECTRICE ASSIDUE. — Il faut lire des livres sérieux afin de donner à son esprit et à son jugement le développement dont ils ont le plus grand besoin dans la vie. L'imagination de la femme n'a pas besoin d'être exercée par la lecture des romans, elle est par nature suffisamment entraînée dans ce genre de développement; cependant, bien que les fictions soient considérées comme des friandises de l'esprit, il en faut aussi et un roman bien écrit, moral, peut offrir des enseignements précieux et fera comprendre un raisonnement utile à ceux qui ne tireraient rien d'eux-mêmes ou qui ne sauraient aller le chercher dans un livre sérieux.

Quelques correspondants sont remis à un prochain numéro.

FRANÇOISE.

Joli mot d'une Parisienne. On lui disait:

—Il paraît que la famille X, que vous avez si généreusement obligée, s'est montrée bien ingrate envers vous?

—Oh!! répond-elle, s'il fallait compter sur la reconnaissance, la charité serait une affaire. Tandis que, comme ça, c'est un plaisir!...

Regal Artistique

On nous annonce pour le 9 janvier prochain, à la salle Windsor, une grande soirée de concert, où le jeune violoniste belge, M. Edouard Dethier se fera entendre pour la première fois devant un auditoire montréalais.

Nous pouvons cependant assurer à cet excellent artiste que ce n'est pas la première fois que nous entendons parler de lui ; sa réputation l'a précédé au Canada, et l'accueil empressé et chaleureux qui lui sera fait, lui prouvera en quelle haute estime nous tenons son talent.

Déjà, les journaux de la vieille Europe ont loué sans restriction son jeu impeccable et sympathique. A propos d'un musical où M. Dethier s'était fait entendre, le "Soir", journal français, écrit: "Le succès, l'on peut même dire le triomphe de la soirée, est allé au jeune artiste, M. Edouard Dethier, qui a rendu avec une rare élégance et une réelle maëstria, le Concerto de Max Bruch." "Le Soir" de Bruxelles, "La Meuse", de Liège, "La Chronique", de Bruxelles, rendent encore d'éclatants témoignages au talent de M. Dethier. Ysaye lui-même, le grand virtuose, n'hésite pas à l'appeler un prodige.

Les meilleures recommandations à nos sympathies, sont assurément celles qui nous viennent de Mme Alfonso Stearns, née Ducharme, de New-York, et de Mlle Ducharme, filles toutes deux du professeur Dominique Ducharme de regrettée mémoire.

C'est à elles, et, à Mlle Ducharme plus particulièrement, que M. Dethier devra d'être connu et attendu parmi nous avec tant d'intérêt.

Le récital Dethier aura, pour l'appuyer, des patronnesses puissantes. Citons: lady Allan, lady Drummond, lady Shaughnessy, Mesdames Miller, L.-O. David, Saint-Pierre, R. Forget, Taschereau, Laberge, Mlles Wonham et Lichtenstein, etc.

Le Royal Victoria College a décidé de donner une réception en son honneur. Ce sera le signal de beaucoup d'autres fêtes artistiques offertes à M. Dethier durant son sejour parmi nous.

Les billets sont mis en vente chez Shaw et Archambault, rue Sainte-Catherine. Le prix est de $1.50, $1.00 et 75 cents.

RECETTES FACILES

CARAMEL RENVERSE. — Faites fondre une demi-tasse de sucre granulé (sans eau) jusqu'à l'état de sirop ; remuez constamment jusqu'à ce qu'il brunisse ; puis versez dans un moule. Laissez reposer pendant une heure. Remplissez avec la crême suivante: battez quatre œufs avec le tiers d'une tasse de sucre, une pincée de sel ; ajoutez six biscuits en miettes et trempés dans un demiard de lait chaud ; mettez au four.

SOUPE AU CHOU MAIGRE. — Coupez le chou bien fin, et faites-le bouillir ; tranchez quatre oignons que vous ferez frire avec du beurre dans la poêle ; taillez ensuite une grande assiettée de pain que vous ferez aussi frire dans le beurre ; mettez le tout avec le chou ainsi que poivre et sel ; une heure pour bouillir le tout ensemble. On peut y mettre une carotte hachée fin, et du persil.

CONSEILS UTILES

BRULURES. — On peut obtenir une très bonne préparation pour les brûlures, en mélangeant en parties égales de l'huile de lin et de l'eau de chaux.

DU SOIN DES FERS A REPASSER. — On enlève la rouille et l'amidon des fers à repasser en les frottant avec de la cire jaune. La meilleure manière d'employer la cire jaune est de la mettre dans un morceau de mousseline. Chauffez le fer, jusqu'à ce qu'il soit bien chaud, puis frottez-le vivement avec le morceau de mousseline dans lequel vous avez mis la cire ; ceci fait, prenez un linge propre et essuyez le fer avec un linge assez gros jusqu'à ce qu'il devienne uni.

Voici un remède infaillible contre la névralgie. Il suffit de faire une cigarette avec du thé au lieu de tabac. Dès les premières bouffées vous éprouvez un soulagement qui ira jusqu'à disparition complète de la douleur.

Miniaturiste distinguée

Nous croyons être agréable aux amis de l'Art en les prévenant que Montréal a la chance de posséder pour l'hiver une des artistes les plus appréciées du "Salon" de Paris, où elle fut médaillée, ainsi qu'à l'Exposition universelle, et fut achetée par l'Etat.

Mlle Schmitt est, à juste titre, le peintre préféré des amateurs de miniatures. Elle sait mieux que tous, donner la grâce des poses et l'expression aux physionomies. Il suffira pour s'en convaincre d'aller chez Morgan et Cie, où elle expose toute une vitrine de délicates miniatures sur ivoire.

Cet art charmant de la miniature, qui fut si fort en vogue au 18e siècle, et dont la France possède de merveilleux spécimens, est plus que jamais redevenu à la mode dans le vieux monde. Les habitants de Montréal peu gâtés sous ce rapport, voudront, j'en suis sûre, profiter de cette occasion peut-être unique, et tiendront à honneur de posséder une ou plusieurs œuvres de Mlle Schmitt, ou de lui confier l'exécution de leur portrait et de ceux de leurs enfants dont l'ivoire rend si bien la délicate carnation.

Madame Duclos de Méru, membre de la Société des Gens de Lettres, et nouvellement arrivée de Paris, sera heureuse de donner des leçons de diction et de bonne prononciation française. Mme Duclos est elle-même l'une des premières élèves de M. Vilain, de la Comédie Française.

Madame Duclos donnera ses leçons au N° 81, Avenue Union. S'adresser, par lettre, ou tous les jours de 1 heure à 3 heures, p. m., et de 7 à huit heures, p. m.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

LE MARIAGE DE LA PRINCESSE MARGUERITE DE CONNAUGHT

Les Princesses Marguerite et Patricia de Connaught — surnommées "Daisy" et "Patsy" dans l'intimité — jouissent d'une grande popularité tant à cause de leur charme personnel que pour leur simplicité ingénue. Elles ont été sagement élevées par leurs parents loin de l'étiquette des cours, aussi leurs goûts s'en ressentent; elles jouent au "golf" et au "loquet", visitent les pauvres, et vont à beaucoup de bals non-royaux, en somme elles s'amusent franchement comme il convient à des jeunes filles de leur âge. Toutes deux sont des brunettes de taille élancée, au teint frais, avec des yeux très doux, et une expression à la fois sérieuse et enfantine sur leur minois chiffonnée. Sans être précisément jolies elles sont néanmoins très attrayantes, et avec cela, instruites et intelligentes. La Princesse "Patsy" qui a 19 ans est "destiné" à beaucoup de riches partis! Au dire des uns elle sera reine d'Espagne, au dire des autres Grande Duchesse Mecklenbourg-Strelitz. Qui vivra verra... Entre temps sa sœur ainée vient d'épouser le Prince Gustave-Adolf, futur roi de Suède, et âgé de 22 ans. Leur mariage fut un des évènements de la saison dernière et fut célébré à Windsor Castle, dans la Chapelle de St-Georges, où, depuis le 11ème siècle nombre de souverains ont été ensevelis. A mon avis, le plus beau monument de cette église est le mausolée érigé sur la tombe de la Princesse Charlotte (et de son enfant) morte à 21 ans, et qui, si elle eut vécu serait devenue reine, au lieu de Victoria. Mais revenons à la Princesse Marguerite: le coup d'œil ce jour-là dans la chapelle historique était très brillant. Il y avait des souverains, ministres, ambassadeurs, hauts dignitaires de toutes sortes, dans leurs uniformes diverses, accompagnés de leurs épouses portant le diadème et manteau de la cour. La jeune mariée attirait naturellement tous les regards, dans sa longue robe blanche à traîne, décolletée et toute brodée de Marguerites et de "Shamrocks". Les demoiselles d'honneur, les Princesses, Patricia, Eva de Battenberg (une jolie blonde de 17 ans au teint vermeil) Beatrice de Cobourg et Marie de Galles portaient des toilettes bleu ciel, avec des guirlandes de myosotis et de marguerites dans les cheveux, et un bouquet des mêmes fleurs à la main.

Les fêtes nuptiales qui avaient duré plusieurs jours se terminèrent par un banquet donné à plusieurs centaines de convives, et peu après les jeunes époux partirent pour cette belle Erin, que la Princesse "Daisy" aime tant, et où "elle" est si aimée. CHRISTINE DE LINDEN.

La legende de l'opale

Assise sur le seuil de sa chaumière, une vieille Egyptienne est rêveuse et contemple au loin les brouillards du Nil. Un massif de palmiers jette son ombre sur la misérable demeure. Dans le ciel, le soleil plane.

La vieille femme porte la tunique longue et la large ceinture de fine laine, mais ses cheveux blancs ne sont pas réunis en une multitude de petites tresses: ils flottent, épars, sur ses épaules décharnées. Son visage, livide et ridé, ses yeux enfoncés dans leur orbite, l'expression de souffrance répandue sur tout son être annoncent que cette femme est malade, qu'elle meurt de faim!...

Ah! c'est que cette année les dieux semblent irrités contre l'Egypte, la vieille terre des pharaons!... Le Nil n'a pas débordé pour couvrir de son bienfaisant limon les terres de la plaine. Les ibis sont passés sans arrêter leur vol sacré sur les palmiers d'Osiris! Les grands maïs ont séché avant que le grain soit mûr... le pain se vend cher... et la vieille Naripha est trop pauvre pour en acheter.

Et, sous l'empire de cette fièvre dévorante qui la brûle, elle parle à demi-voix.

—Les idoles sont tombées d'elles-même dans les temples, les dieux ont frémi sur leurs sièges de marbre, et dans les caveaux des pyramides les cendres des vieux rois tressaillent comme si la vie voulait délier leurs bandelettes. Le sphinx du désert a rugi trois fois! Les temps sont proches!...

Et voilà que dans les lointains poussiéreux de la plaine de sable, les silhouettes de deux voyageurs s'estompent et se rapprochent. Ils paraissent très las et très pauvres. Leurs vêtements sont tout couverts de la poussière du désert.

L'homme est âgé, et sa tête vénérable a comme un reflet de grandeur inconnue. Un ample manteau de drap brun l'enveloppe, il s'appuie sur un long bâton blanc.

La femme, très pâle, toute jeune et chétive sous le long vêtement des filles de Judée, marche les yeux baissés, une expression d'angélique douceur sur son visage d'albâtre, et semble cacher, sous les plis de son voile, un fardeau qu'elle serre parfois contre sa poitrine avec un mélange d'ardent amour, de respect profond.

Les voyageurs s'approchent de la vieille Egyptienne.

—Femme, murmure la fille de Ju-

dée d'une voix lasse, femme, peux-tu donner à boire à mon fils?

—Passe ton chemin, réplique la vieille femme. Je n'ai qu'un peu de lait dans un vase, c'est mon repas de ce soir.

—Oh! pitié! balbutie la mère : mon fils a soif, mon fils a faim!

En cet instant l'enfant s'éveille. Son doux regard bleu, profond et très tendre, effleure l'Egyptienne qui se sent enveloppée d'un effluve divin. Phénomène étrange: autour du front pâle de la mère, du front rose de l'enfant, flotte une auréole, une lueur légère comme un brouillard, colorée comme un arc-en-ciel.

Naripha rentre dans sa hutte, prend le vase de lait et le tend à la jeune femme.

L'enfant but à longs traits. Un sourire très doux glissa sur les lèvres de sa mère. D'un geste solennel comme une bénédiction, enveloppant comme une caresse, elle leva la main sur le front incliné de Naripha.

—Merci, dit-elle simplement.

Et à ce mot une rosée de tendresse s'épancha sur le cœur de l'Egyptienne. Comme l'enfant finissait de boire, tandis que la jeune mère posait sur le banc du seuil le vase où restaient encore quelques gouttes de lait, Naripha questionna:

—Comment s'appelle ton fils?

Avec un doux sourire, la mère répondit :

—Jésus!...

L'Egyptienne les regarda s'éloigner vers les rives du Nil.

Elle vit décroître peu à peu l'éblouissante auréole.

Quand ils eurent disparu parmi les lianes et les fourrés d'iris, elle voulut le vase où avait bu l'enfant.

Alors, sur le sol, devant elle, roulèrent les dernières et précieuses gouttes du lait qu'avaient touché les lèvres de Jésus... Et c'étaient des pierres, des pierres nacrées, blanches comme le liquide qui les avait formées, irisées des couleurs de l'arc-en-ciel comme l'auréole des mystérieux étrangers.

Et Naripha, à genoux devant les premières opales, répétait en regardant vers l'Orient :

—Les temps sont proches!... Heureux les yeux qui ont vu le Sauveur, heureuses les mains qui l'ont touché!... Le Messie est né... les temps sont proches!...

VIOLETTE DES PYRENEES.

On est toujours sûr de trouver au Palais de la Nouveauté, les plus élégantes comme les dernières créations. Que de jolies robes, nous y avons vues! Toutes les étoffes nouvelles et à la mode sont combinées avec un art qui fait honneur au goût de la directrice, Mme J. Lamoureux. La coupe des corsages est bien étudiée ; aussi combien la taille y gagne de souplesse. Les jupes, bien montées, s'étagent en volants, ou s'inclinent avec élégance dans les toilettes pour la ville.

Les blouses ont une grâce charmante et le chiffonnage léger ou les garnitures bien combinées leur donnent une coquetterie très plaisante. C'est un sérieux avantage de s'adresser à cette maison de confiance, si connue de nos abonnées. L'ouvrage est soigné. On ne livre les commandes qu'après les avoir minutieusement examinées.

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783 rue Sainte-Catherine,
Montréal.

—Que veux-tu qu'il t'apporte le petit Jésus, pour la nuit de Noël?

L'enfant, hésitant. —Un... non... un...

Maman. — Eh! bien, décide-toi.

—Oh! mais, si je pouvais voir d'abord le catalogue du Paradis.


FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

"Pour faire plaisir à Jacques, j'ai envoyé un jour mon trésor chez sa grand'mère ; grâce aux poules, à la vache, au chien, à je ne sais plus quoi encore, Rosel a fini par s'apprivoiser avec le bonnet auvergnat et la figure qu'il entoure de son auréole tuyautée. Elle s'est apprivoisée si bien, que Mme Orvanne est folle de sa petite-fille plus encore peut-être que de son fils ; tellement folle, qu'il lui faut sans cesse Rosel dans ses jupes, ou dans ses bras, et que si je n'envoie pas Rosel, elle vient la chercher avec un aplomb inouï. De la grille, le matin, elle crie: "Rosel!" Et voilà Rosel qui laisse poupées, ménages et le reste, pour courir vers sa grand'mère, laquelle grand'mère doit incarner, en la pensée de la mignonne, les œufs blancs, le lait "bourru" et autres choses exquises.

"Alors, je reste seule, seule avec ma tristesse qui croît de jour en jour, seule avec des larmes qui ne demandent qu'à couler.

"Ne me juge pas trop égoïste ou trop jalouse, May ; je suis triste et je pleure, non de voir ma petite bien-aimée s'arracher de mes bras pour aller se blottir dans ceux de Mme Orvanne ; cette dernière est sa grand'mère, après tout! Mais je suis triste et je pleure de voir Rosel y rester sans réclamer "maman" ; de voir qu'"on" la garde de plus en plus ; que, même aux repas, l'enfant n'est pas entre nous deux. Je n'ai pu m'empêcher de le dire à Jacques ; et, doucement, très doucement, il a répondu, avec du "triste" dans la voix :

"—Nous ne devons pas demeurer ici ; laissez jouir un peu ma mère, Suzan. Me refuserez-vous ce que je vous demande?"

"Et, depuis lors, je n'emmène plus Rosel en grande promenade, comme cela arrivait parfois, pour l'enlever à Mme Orvanne. Je la lui laisse, "à elle", pour lui faire plaisir, "à lui", "pour racheter le passé."

"O May! tu ne comprends pas cela, je le sais, mais tu comprendras ma peine, tu comprendras que j'ai besoin de toi, et tu arriveras bien vite... pour longtemps.

"Je t'embrasse et je t'aime.

"SUZAN".

VII

Depuis deux mois les Champvallier habitent le chalet des Saules, deux mois d'intimité charmante, de plaisirs nombreux et variés, dont personne, à part la mère Orvanne, qui jouit fort peu de sa petite-fille, ne voudrait voir la fin.

M. Champvallier se repose des exigences de sa vie de clubman, en menant la vie très libre de gentilhomme campagnard, si conforme à ses goûts.

May, prenant au sérieux son rôle de consolatrice, et très frappée du changement physique et moral de Suzan, distrait la jeune femme avec un entrain qui ne se lasse pas. Elle est l'organisatrice des excursions : parties à cheval, à ânes, en voiture, à pied, en bateau se succèdent, sans que la fatigue vienne pourtant s'y mêler, tant elle sait combiner toutes choses.

Jacques, retenu à Durtol, accompagne rarement les promeneurs, mais il les retrouve le soir ; et, tandis que les deux amies s'isolent dans un coin du salon ou du jardin, le jeune docteur cause avec M. Champvallier, qui lui est fort sympathique.

Suzan ne pleure plus des heures entières. Oublieuse de ses inquiétudes, très entourée, elle se donne à ses hôtes avec toute sa gaieté, toute sa grâce charmeuse, "ne voulant pas songer, dit-elle, qu'il y aura une séparation."

Quant à Yves et à Rosel, ils sont, depuis le premier jour, les meilleurs compagnons du monde, Yves fait le cheval pour Rosel ; Yves se laisse tirer les cheveux par Rosel ; Yves donne ses fruits et ses bonbons à Rosel. Il ne voit rien de beau comme le "baby", ainsi qu'il l'appelle avec l'orgueil de ses ans. Et Rosel, ainsi choyée, adore "son Vy". La grand'-mère, les poules, la vache, tout est oublié pour "Vy". "Vy" est l'idole du moment.

Aussi n'est-il point étonnant que la mère Orvanne désire le prompt départ des Parisiens, pour rentrer en possession complète de sa petite fille?

Si le départ n'est pas aussi prompt qu'elle le souhaite, il arrive pourtant un jour où l'on fixe sa date. Le froid devient plus vif, octobre est proche, des amis attendent les Champvallier pour la saison des chasses, il va falloir se quitter.

Et, ce jour-là, Suzan n'a plus le sourire aux lèvres, bien qu'elle cherche à se montrer courageuse.

—Viens avec nous, conseille Mme Champvallier ; je me charge d'obtenir le consentement de ton mari.

La jeune femme secoue la tête.

—Hier encore, j'ai parlé à Jacques du retour à Paris, lui disant comme il serait agréable de voyager tous ensemble ; il m'a répondu qu'un malade a besoin de lui personnellement au sanatorium ; que le mois d'octobre, ravissant à la montagne, achèverait notre cure d'air. J'ai cédé. Ce n'est que trente jours d'attente, après tout, et je suis bien peu raisonnable de me lamenter ainsi. C'était si doux d'être ensemble, chérie May, que les heures maintenant vont me sembler plus longues encore. Jacques se passionne, tu as pu le constater, pour le sanatorium. Quant à Rosel, elle va redevenir "la chose" de sa grand'mère.

Mme Champvallier eut un geste impatient :

—Ma chère, tu es trop bonne. A ta place, j'enverrais carrément promener cette femme-là.

—La mère de mon mari?

—Oui, la mère de ton mari. Sais-tu ce que m'a demandé Yves, hier, tout en bouchonnant avec ardeur son cheval mécanique?

"—Maman, c'est-y vrai que vous êtes méchante, et votre amie Suzan aussi?" Tu penses quels yeux j'ai ouverts?

"—Nous ne sommes pas "méchantes". Qui t'a dit cela, mon pauvre Yves?"

"—La mère "Vanne".

"—Elle riait."

"—Oh! non, maman. Elle nous grondait de ne pas être venus la voir depuis quatre jours. Elle faisait de si vilains yeux que "Baby" allait pleurer ; alors, la mère "Vanne" l'a embrassée et m'a donné, à moi, une tape sur la joue : "C'est vos mamans qui sont méchantes ; vous n'en êtes pas cause, venez boire du lait de Roussette." "Baby" n'a pas compris, elle est trop petite ; mais j'avais le cœur gros de penser que tu étais méchante, et je n'ai pas voulu boire du lait."

"—Daisy n'a donc pas répondu?"

"—Daisy? La mère "Vanne" la fait asseoir sur un banc, et puis elle nous emmène. Alors, tu n'es pas méchante, dis?"

"—Non, je t'assure."

—Le cher petit homme a laissé son bouchon de paille, son cheval, et, grimpant sur mes genoux, il m'a donné un gros baiser :

"—Maman, je vous aime bien... comme avant."

—Tu vois, Suzan, qu'il ne faut pas trop laisser ta fille à la mère Orvanne.

Toute pâle, les yeux fixés rêveusement devant elle, la jeune femme gardait le silence. Enfin, levant la tête, elle dit lentement:

—Rosel est trop petite pour comprendre ce qu'Yves a compris, ton fils le déclare lui-même ; puis, comprendrait-elle, je n'y puis rien, May, rien: ni garder l'enfant, ni me plaindre à Jacques qui m'accuserait encore de mal juger sa mère. Je n'ai qu'à patienter un peu. Donne-moi du courage, tu seras dans ton rôle de "maman".

. . . .

Les Champvallier partirent. Mme Orvanne vint de nouveau chercher Rosel chaque jour ; chaque jour aussi, Jacques prolongea ses visites au sanatorium, prétextant un nombre croissant de malades. Quant à Suzan, qui se trouvait d'autant plus seule qu'elle avait été plus entourée, et qui s'ennuyait d'autant plus qu'une série de jours pluvieux rendait toute promenade et tout séjour au jardin impossibles, elle se donnait l'illusion du départ en emballant des bibelots, des vêtements inutiles, puis travaillait avec ardeur à des travaux de fantaisie : souvenirs qu'elle désirait rapporter aux amies de Paris.

Occupée, affairée, elle ne voyait pas la ride qui se creusait au front de son mari, l'expression étrange de son visage, le regard scrutateur qu'il attachait sur elle quand elle formait des projets pour l'hiver.

Au milieu d'octobre, l'air devint tout à coup très froid. Suzan, un soir, fit allumer un grand feu au salon ; et là, tandis que Rosel dormait tout près d'elle, elle somnolait aussi, bercée par le vent, quand Jacques revint un peu plus tôt que de coutume.

—Du feu, déjà? fit-il en entrant.

La jeune femme ouvrit languissamment les yeux.

—Oui. La mère et la fille sont transformées en marmottes. Cela commence à sentir l'hiver à Orcines. Venez vite vous asseoir. J'ai reçu des nouvelles de Roscob. Il nous engage au retour, car il compte partir bientôt pour New-York, où il restera plusieurs mois.

Jacques avait pâli.

—Que va-t-il faire à New-York?

—Il va... Tenez, très cher, voici sa lettre, une lettre joyeuse : notre ami se transforme en vagabond sur ses vieux jours.

Le docteur lut attentivement, puis, le front dans ses mains, il resta longtemps pensif.

—Suzan, dit-il enfin, j'ai bien hésité avant de vous parler de mon désir: garder à mon compte le sanatorium me tente. Mme Lordier me le laisse à un prix dérisoire ; de plus, vu la nécessité d'être auprès des malades, en devenant leur médecin attitré, elle nous abandonnerait le château de Durtol. Il est charmant, au milieu d'un parc immense: Clermont, Royat vous donneraient des distractions... journalières, si vous le désiriez.

Le cœur battant, Suzan écoutait, la joue appuyée sur sa main.

—C'est tout? fit-elle.

—Oui. Je sais, oh! je sais — il y avait de l'amertume dans la voix de Jacques, — que Paris et des amis vous attirent, mais nous pouvons mener une vie charmante, intelligente, ici...

—Marraine ne voulait pas...

—Elle ne voulait pas Orcines, elle eût admis Durtol, tout proche d'une ville.

Suzan faillit ajouter "proche de votre mère" ; elle se contint, et, silencieuse, alla appuyer son front aux vitres couvertes de buée, pour que son mari ne vît pas l'expression irritée de son visage.

—Voulez-vous réfléchir?

Sans répondre à cette question, la jeune femme demanda:

—Pourquoi, si un sanatorium vous plait, n'en faites-vous pas construire un à Pennelière? Pennelière est à nous ; le grand bois de pins arrête les vents du nord et de l'ouest. Nous avons Trouville, le Havre, Honfleur, tout à côté, Rouen très près, et des communications faciles avec Paris. Certes, ce sera un sacrifice pour moi de vivre à la campagne, mais je m'habituerais à Pennelière...

—Oui, Pennelière est loin de ma mère et proche du vicomte de Mire.

Pâle comme une morte, une flamme indignée dans les yeux, Suzan, les bras croisés, vint se placer devant son mari.

—Jacques, dit-elle d'une voix tremblante de colère, osez répéter votre phrase.

—Non, je ne répèterai rien, j'ai eu tort.

Il lui tendait la main, elle n'y mit pas la sienne, et reprit:

—Je me suis amusée comme une enfant, oui ; j'ai mal compris mes devoirs envers vous, envers Rosel, oui encore. C'est tout, et c'est trop. J'ai voulu ici racheter mes torts ; donner plus à votre cœur, élever

(à suivre)

Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Noel et Nouvel An

VOYAGES A BON MARCHE

Toronto	$10.00	Buffalo	$10.65
Ottawa	3.50	Hamilton	10.65
Québec	4.50	London	12.95
Sherbrooke	3.35	Peterboro	8.15
St-Jean, Q.	1.00	St-Jean, N.B.	14.50
Ste-Agathe	2.00	Labelle	3.20
Magog	2.70	Knowlton	2.10

et tous les points du Canada, Fort William et l'Est,

AU PRIX D'UN BILLET SIMPLE DE 1re CLASSE.

Bon pour le départ, Déc. 23, 24, 25, 1905, valables pour retour jusqu'au 26 déc. 1905 ; et Déc. 30, 31, 1905, 1er janvier 1906 ; valables pour retour jusqu'au 2 janvier 1906.

PASSAGE DE 1ère CLASSE ET UN TIERS DANS UNE SEULE DIRECTION

Déc., 22, 23, 24, 25 et Déc. 29, 30, 31, 1905, et 1er janvier 1906, valables pour retour jusqu'au 3 janvier 1906.

PRIX SPECIAUX POUR LES ENDROITS DES PROVINCES MARITIMES.

BUREAU DES BILLETS: 129 rue St-Jacques. Près du Bureau de Poste.

Ecoles du soir

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes, à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, l'ECRITURE et la COMPTABILITE.

Montreal et Banlieue

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. Bergeron, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'Ecole Normale Laval.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Marque de commerce

Epilepcure

CE REMEDE VERITABLE SPECIFIQUE Après quelques années d'expérience est mis dans le commerce à la sollicitation de nombreuses familles qui en ont expérimenté les MERVEILLEUX EFFETS

On sait que la terrible maladie que l'EPILEPCURE est appelé à guérir, n'a jamais cédé aux remèdes les plus puissants.

Nous pouvons affirmer que l'EPILEPCURE donnera un prompt résultat, si on le prend selon les directions.

PRIX: $1.00 LA BOUTEILLE OU $5.00 POUR SIX

DEPOT GENERAL

J. H. PAQUIN

391, avenue Mont-Royal
1284, rue Saint-André
Phone Est 1129 MONTREAL

...L'ELEGANCE...

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Francais Accordéon et Couteau

Création du Printemps Plissé-Soleil

pour JUPE PROMENADE Une spécialité



Ouvrage garanti et promptement exécuté
Pour détails et prix, s. v. p. vous adresser à

Featherbone Novelry Mf'g Co (Limited)
Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks, Carré Philipp



Votre Buste

développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr Simon de Paris France.



$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix $1.00 le flacon qui peut durer deux mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10 cts pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez Cie Méd. Dr. Simon. Dépt 19. B.P. 713, Montréal.

Poils follets, Cheveux et Barbes superflue

Quelque touffue quelle soit. Enlevée instantanément sans dommager en aucune façon la peau la plus délicate. $50 de récompenses à quiconque ne réussit pas. C'est par accident que le Dr Simon de Paris a découvert ce miraculeux Produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du razoir et et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez 10c pour frais de poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon est de $1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde, Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, adressez Cooper et Co, dépt.19. 425 rue St-Paul, Montréal, agents speciaux pour le Canada.

Tel. Marchands : 1879

L. J. A. Peloquin

Portraitiste

Spécialité de Portraits d'un fini irréprochable

Atelier : 471 rue Mont-Royal

En face des Pères du St. Sacrement

MONTREAL

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE ;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES;

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents. **A vendre partout**

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c

..LES VERS..

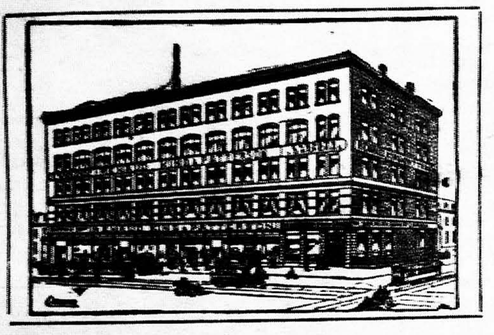
Les Pastilles du Dr Coderre pour Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU Dr. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Le Temps est arrivé

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis Turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Fumez les

Cigarettes Egyptiennes

MOGUL

En vente partout

Bouts en liège

15c. la boîte.



Coaltar Saponine

Desinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS.

TRES EFFICACE CONTRE LES

Plaies, Cancers, Angines, Suppurations, etc., etc.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage de nourrissons, soin de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives, et des muqueuses.

SE MEFIER DES CONTREFAÇONS.